

## Trois romans d'ANDRÉ MALRAUX, par RÉGIS MESSAC, en 1931 et 1938

### LES CONQUÉRANTS, & LA VOIE ROYALE

[...] *Les Conquérants*, qui ont fait la réputation de M. Malraux, nous parlaient aussi des choses d'Asie. Ce livre prétendait même, ou l'on prétendait, qu'il pouvait nous rendre clairs les événements mystérieux et formidables qui se déroulent là-bas, et que nous ne connaissons que par des dépêches tronquées, truquées, et incompréhensibles.

J'avais été séduit, moi aussi, par *les Conquérants*. Cette atmosphère électrique, créée dès les premières pages, les souffles de tempête qui balayent sans cesse le récit, tout cela correspondait à ce que l'on pouvait attendre, semblait-il, de l'immense et informe continent. Et pourtant, à la réflexion, justement peut-être parce que cela correspondait trop bien à ce que j'attendais, j'étais tenté d'avoir des doutes. Était-il vraiment possible de démonter ainsi la révolution chinoise [...] ? D'en ramener les innombrables et chaotiques remous à quelques figures symboliques, à quelques héros comme ce Garine, qui paraît si moderne au premier regard, mais qui, au second, offre tant de ressemblances avec nos révolutionnaires de 1848 ?

Cette impression qui avait fini par devenir un malaise n'a point été dissipée par la lecture de *la Voie royale*. Assurément, cette histoire d'aventuriers qui s'enfoncent dans la brousse pour y voler des statues millénaires ne manque pas de pittoresque. [...]

*La Voie royale* m'a laissé une impression franchement désagréable. On sent trop, justement, que l'auteur s'est constamment battu les flancs en se disant : Attention ! Attention ! ceci n'est pas une simple histoire de brigands ! Ne pas confondre : il ne s'agit pas d'un roman de Georges Sim [Simenon], ni même de Pierre Benoît.

Et en effet, nous ne confondons pas. Mais à quel prix ? De là viennent sans doute tant d'incohérences voulues, cette atmosphère artificiellement surchargée par des appels constants à l'instinct sexuel et à la peur de la mort, cet ithyphallisme macabre... Tout cela nous impressionne d'abord vaguement, tout en nuisant à notre plaisir. Et puis en définitive, à travers tout cela, il nous semble entrevoir l'image d'un bon petit garçon bien élevé, un peu effrayé devant la vie et devant son époque, pas très fixé au fond sur un tas de choses, et se demandant vaguement à quoi ça rime tout ça, après tout : la vie, la mort, la jungle, les jaunes, les blancs, la vérole et le prix Goncourt ?

Régis Messac, (extrait de « Choses d'Asie », « *les Idées* ») *les Primaires*, févr. 1931

### L'ESPOIR

Ceci n'est pas un compte rendu. C'est la notation de quelques impressions personnelles éprouvées au cours d'une lecture. Le livre de M. Malraux m'a déplu trop fortement pour que je puisse trouver le minimum d'objectivité nécessaire à un compte rendu, même hostile.

Il m'a fallu beaucoup de persévérance pour aller jusqu'au bout. N'était qu'un scrupule, ou si vous voulez une naïveté de bon primaire, m'interdisant de parler d'un livre que je n'aurais pas lu entièrement, j'aurais laissé tomber celui-ci avec soulagement.

D'abord c'est un véritable chaos. Certes, les événements qu'il relate sont chaotiques, mais même le chaos doit être présenté avec un certain ordre, si l'on n'a pas renoncé à l'art. Et M. Malraux n'y a pas renoncé. Ah, certes non ! Et il te vous cisèle ses phrases, et il les figrole, et en avant les comparaisons et les procédés les plus modernes. Ah, pour le beau style, on ne peut pas lui en remonter :

**Comme les maisons de la rue, l'hôpital, qui tire sans arrêt de toutes ses mitrailleuses, semble abandonné. Gratte-ciel morne et meurtrier, ruine de tour babylonienne, il rêve comme un bœuf parmi les obus qui le giflent de décombres.**

Ça, c'est envoyé, Ce gratte-ciel morne qui rêve comme un bœuf... Je suppose que ce sont de

telles phrases qui ont déchaîné l'enthousiasme des admirateurs de M. Malraux, et de ses admiratrices.

Et il faut reconnaître qu'il faut du «métier» pour arriver à écrire comme ça. Oui, M. Malraux a du métier. Mais il en a à la fois trop et pas assez. Trop parce que l'on a du mal à se représenter un homme - un homme digne de ce nom - se plaisant à figoler des phrases en face de pareils spectacles, ou tout de suite après les avoir vus. Les morts, les fuites, le sang, les cervelles jaillies contre les murs, quand on a vu tout ça de près, il faut un sacré courage pour se mettre, tout de suite, sans attendre, à fabriquer de la littérature avec ces cadavres, avec ces chairs encore palpitantes. Pour ma part, il me semble que je n'oserais pas. Je n'aurais pas ce courage.

[...] on ne peut s'empêcher de trouver une étrange, une hallucinante ressemblance entre la façon dont M. Malraux «ennoblit» les combattants espagnols, et la façon dont les Barrès, les Bordeaux et les Waleffe de triste mémoire ennoblissaient les poilus et les épisodes de la Grande Guerre. [...]

Du déjà vu, ou plutôt du déjà lu ? C'est bien ainsi qu'autrefois, jadis, on entretenait le «moral» des troupes et celui des civils. *L'Huma* a remplacé *l'Écho de Paris*, il est vrai. Et Staline a remplacé Clemenceau. Et «communiste» a remplacé «poilu» ou «patriote».

M. Malraux ne perd pas une occasion de nous rappeler que les communistes sont les meilleurs soldats, les plus braves, et les plus disciplinés, les plus disciplinés surtout ! Et les militants communistes font les meilleurs officiers. Ils en ont le type, d'ailleurs : ils ressemblent physiquement à des officiers - à moins qu'ils ne ressemblent à des prêtres (p. 113).

[...] Bref, nous trouvons partout dans ce livre, l'apologie, non pas même de la violence, mais de la forme militaire de la violence. Les officiers, même réactionnaires et catholiques, comme Ximenes, sont présentés de façon plus que sympathique ; tous ceux qui renâclent devant la discipline, au contraire, comme des fous, des lâches ou des traîtres. Le héros, ou celui qui paraît être le héros du roman, Manuel (personnage bien falot, d'ailleurs ; on n'arrive jamais à le «voir») est en passe de devenir général quand le récit se termine, et il ne recule même pas devant la nécessité de fusiller les fuyards, tout comme un vulgaire Mangin.

C'est l'idéologie militaire et patriotique dans ce qu'elle a de plus banal et de plus éculé qui est défendue dans ce livre soi-disant révolutionnaire, et bien mal défendue à ce qu'il nous semble, et par de bien mauvaises raisons.

Quand on a écrit cela, et qu'on a choisi la victoire, on est prêt à tout. À tous les renoncements et à tous les reniements des ignobles bonshommes qui, les pieds au chaud et le ventre à table, encourageaient les autres à verser leur sang pendant la Grande Guerre. M. Malraux a montré qu'il serait éminemment qualifié pour remplir cette noble tâche, lors de la prochaine dernière.

[...] Qu'importe après cela qu'il soit un plus ou moins habile arrangeur de phrases et qu'il soit capable d'appliquer à des récits de guerre les procédés de Pierre Benoît ou de Simenon. Bien d'autres l'ont fait avant lui. Quant à ses «idées», il n'en a pas. Les passages «idéologiques» sont assurément les plus faibles de son livre. Il se contente de délayer la propagande stalinienne dans un charabia qui ressemble étonnamment au «grand parler» des sous-humains de *l'Île du docteur Moreau* [...]

[...] Et l'on peut faire la même remarque à propos de toutes les phrases prétentieuses et boursoufflées sur l'espoir, l'apocalypse, etc., etc., qui sont censées donner un «sens» au livre. S'il est des lecteurs qui peuvent se retrouver là-dedans, tant mieux pour eux. Pour nous, après avoir gaspillé à méditer sur ces divagations des heures qui auraient pu être mieux employées, nous ne pouvons y trouver qu'un enthousiasme factice de partisan servi par une facilité de bon élève et une mentalité de boy-scout.

Régis **Messac**, *les Primaires*, juin 1938